



MANGER ET CONNAÎTRE : BREF PARCOURS DANS LE LIVRE DE LA GENÈSE

Philippe Lefebvre (1982 l)

Il est professeur à la faculté de théologie de Fribourg (Suisse). Après des études de lettres classiques, il entre dans l'ordre des Dominicains et enseigne l'Ancien Testament en différents lieux dont Jérusalem. Il s'intéresse particulièrement aux rapports entre Ancien et Nouveau Testaments ainsi qu'aux relations entre la littérature et la Bible, considérant cette dernière comme un partenaire de la pensée nécessaire dans les débats de société. Il est l'auteur de plusieurs livres et de nombreux articles (voir le site : lacourdieu.com).



Dans bien des cultures, l'acte de nourrir et de se nourrir révèle toute une vision des choses, du rapport aux autres, aux dieux, à Dieu. Dans la Bible, le boire et le manger ne constituent pas seulement un thème ; ils appartiennent à la substance même du texte. Il y a peu de pages bibliques qui ne fassent allusion à la nourriture, aux joies et aux tourments qu'elle provoque. Comme la réflexion biblique s'enracine dans le concret de la vie incarnée, les questions alimentaires, omniprésentes, sont autant de postes d'observation et d'entrées en matière pour toutes les questions cruciales. Que l'on soit en temps de disette ou d'abondance, la gestion de la nourriture révèle toujours qui est qui. Partage-t-on sa pitance ou la garde-t-on pour soi ? Si l'on reçoit un jour à manger deviendra-t-on, en des temps meilleurs, nourricier pour ceux qui sont affamés ? Toutes les grandes figures de l'Ancien et du Nouveau Testaments sont des hommes et des femmes qui ont dû trouver à manger pour eux-mêmes et les leurs. Moïse ou David sont sans cesse en quête d'aliments pour le peuple qu'ils conduisent¹. La Sagesse divine, une matrone qui a les pieds sur terre, manifeste la consistance de son enseignement en ce qu'elle tient table ouverte : « Venez, mangez de mon pain, propose-t-elle, et buvez du vin que j'ai mêlé. » (Proverbes 9, 5) Le vrai prophète se qualifie par rapport au faux en ce qu'il a souci du repas de ses auditeurs² ; Jésus se situe ainsi dans la lignée des prophètes quand, prêchant aux foules, il s'interrompt afin de pourvoir à l'intendance³.

Il est impossible d'aborder ici tous les aspects et les registres de ce sujet inépuisable. Je voudrais simplement commencer par le commencement, qui s'avère dans la Bible être une question de nourriture (que faut-il manger et de quoi faut-il s'abstenir ?) et montrer comment l'humain dans la Bible se déploie ou se rétracte par sa manière d'avoir part à la nourriture.



Le goût du paradis

Au paradis⁴, Dieu convie l'homme à un festival de goûts : « De tout arbre du jardin tu mangeras. » (Genèse 2, 16) On sait que ce jardin mirobolant, planté par Dieu lui-même, abonde en essences de choix. S'approcher de « tout arbre » pour y recueillir sa provende régale donc tous les sens : la vue, l'odorat, le toucher, avant de déployer le goût. L'ouïe même n'est pas oubliée : les psaumes parleront des arbres qui battent des mains quand Dieu les approche⁵.

Goûter de tout

Dieu a déposé l'homme dans le jardin « pour qu'il le travaille et le garde » (Genèse 2, 15). En assumant cette charge, l'humain imite donc son créateur qui s'est manifesté jusque-là comme le premier horticulteur. Le Seigneur en effet a pris soin de ce parc superbe et a initié l'homme comme un maître éduque son apprenti. Il a créé l'homme d'abord, puis planté les arbres ensuite (Genèse 2, 7-9), comme pour inviter cet humain nouvellement formé à s'imprégner de ses gestes d'artisan divin et à les reproduire quand le temps serait venu.

Aussi, l'exhortation à « manger de tout arbre » ne résonne-t-elle pas comme une permission débridée, mais bien comme un engagement proposé à un humain en train de se responsabiliser. Manger dès lors n'est pas une fête anarchique et sans but ; c'est une exploration, une découverte, une formation du palais, du ventre, du goût. On connaît, selon la Bible, en ayant part à ce qu'on cherche à connaître. C'est au point qu'un psalmiste osera dire un jour : « Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur. » (psaume 34, 9)

L'apprenti dégustateur

Dieu assortit la visite gourmande du jardin d'une interdiction : « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, de mort tu mourras. » (Genèse 2, 17) Comme nous venons de le voir, le jardinier divin a ouvert l'Éden à l'homme, l'instituant comme son successeur pour continuer à cultiver ce verger de délices. Il l'a aussi adoubé « taste-plante », goûteur de tout ce que les arbres produisent. On ne peut donc entendre la prohibition concernant l'arbre de la connaissance comme l'interdit arbitraire d'un Dieu jaloux. Dieu fait participer l'homme à son œuvre, lui inspire le goût du labeur et la passion des saveurs. Il a de plus fait pousser bien en vue l'arbre de la connaissance : que veut-il alors signifier par l'anathème posé sur ce fleuron du paradis, une disposition qui semble si opposée à son style général ?



Redisons-le : Adam a débuté comme compagnon horticulteur, il a escorté le Dieu patron et a gravi les échelons de son initiation ; puis il est passé maître paysagiste. L'évocation de cette étape majeure est même assez solennellement exprimée : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. » (Genèse 2, 15) Par ces mots, s'esquisse l'idée d'une équivalence entre Dieu et son disciple (il le prit) et l'image d'une intronisation (il l'installa). Tout cela a demandé du temps : le temps de la pousse des arbres, celui des gestes à faire dans le jardin aux périodes opportunes, celui de la formation à recevoir, celui de la découverte : tous les arbres sont à tester.

Bientôt, une autre saison commencera : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une aide qui sera en face de lui », dit le Seigneur (Genèse 2, 18). Cette « aide » mystérieuse ne viendra pas tout de suite : il faudra qu'Adam nomme les animaux d'abord, une activité à laquelle Dieu assiste en visiteur assidu « pour voir comment il les appellerait » (Genèse 2, 19). L'homme s'acquitte de sa mission et ne trouve pas parmi eux l'aide promise, ce qui est plutôt une bonne conclusion. Dieu le plonge alors dans un sommeil chirurgical pour lui ôter une côte qu'il « bâtit en femme » (Genèse 2, 21-22). Chaque étape en son temps.

Savant ès saveurs

Ce qui est différé manifeste que le monde de Dieu n'est pas une société de consommation où l'on disposerait de tout et de tous, tout de suite et sans question. L'arbre de la connaissance aux fruits interdits correspond parfaitement aux logiques de ce monde qui émerge, lentes et pleines de sens. Ce qui n'est pas donné maintenant le sera peut-être plus tard, comme en témoigne cette femme, énigmatiquement annoncée, que Dieu, un jour, « amène vers l'homme » (Genèse 2, 22). Adam est jardinier ; il apprend au quotidien dans le parc qu'il n'est pas possible de forcer la croissance. Un fruit trop vert doit mûrir encore ; le cueillir, c'est porter la main indûment sur une promesse qu'on ne laisse pas arriver à son plein.

S'il est privé de l'arbre de la connaissance, l'homme vit-il dans l'obscurité d'une sottise incurable ? Non, il côtoie Dieu dont il suit les cours édéniques, et puis il se déploie dans ce parc où il règne⁶. Tout arbre est à manger : voilà une source de connaissance chaque jour disponible. Dans la Bible, comme en d'autres cultures, on a expérimenté qu'on apprend en mangeant. Pensons aux Latins pour qui le verbe *sapere* signifie à la fois « avoir du goût » et « s'y connaître en un domaine, comprendre ». En hébreu, le même substantif, *ta'am*, signifie le goût, mais aussi le discernement, le « feeling »⁷. Quand David se retrouve chez les Philistins et constate que cela peut être dangereux pour lui, il « change de goût » selon l'hébreu et contrefait la folie. Il fait en



sorte qu'on ne puisse plus le « sentir », qu'on ne « digère » plus ses incartades, et il se fait renvoyer (1 Samuel 21, 14).

Connaître en faisant connaissance

Peut-être Adam n'est-il pas démuné, lui qui, formé par Dieu, peut goûter de tout et se mettre ainsi à connaître. Alors, que serait cet arbre de la connaissance du bien et du mal dont Dieu a interdit l'accès ? Il semble récapituler le mouvement même qu'Adam est appelé à déployer chaque jour vers les êtres et vers les choses. On ne les connaît jamais si l'on jette la main sur eux dans l'idée qu'on les maîtrisera. Adam peut manger de tout arbre du jardin, il cultive ce jardin et le préserve quotidiennement : il est ainsi placé par Dieu dans les conditions de l'authentique sagesse. En goûteur consommé et en arboriculteur entendu, il sera amené à choisir en connaissance de cause ce qu'il veut et peut manger : de tel arbre il ne conviendra pas de prendre quoi que ce soit en telle saison ; sur tel autre, on pourra prélever des feuilles ; chez tel autre, ce sera l'écorce qui fournira le meilleur aliment ; pour tel autre encore, il faudra fumer les racines afin qu'il donne sa mesure.

La connaissance du bien et du mal, qui paraît refusée dans l'arbre du même nom, est donnée dans les milliers d'autres arbres dont il est permis d'user. Auprès d'eux on apprendra à recevoir, à déguster selon les règles de l'art, sans mainmise, à faire connaissance. On approche de l'énigme de l'arbre de la connaissance en vivant dans le réel proposé : selon que ce réel se donne, on le savoure.

Le *fast-food* du serpent

L'art perfide du serpent consiste à persuader les humains que Dieu leur a refusé quelque chose, comme si connaître se résumait à s'emparer d'un « objet d'étude » extérieur à soi, que l'on pourrait faire tomber tel quel dans son escarcelle (Genèse 3, 1-5). Là où Dieu avait parlé d'arbres à manger, le serpent focalise l'attention sur un fruit. Finie la riche réalité de l'arbre qui donnait sens à chacune de ses parties, oubliée la variété du verger qui suscitait une faim de découvertes⁸. Le serpent fait croire à l'état de manque, alors que tout dit l'abondance et la vie multiforme dont on peut se délecter.

Le serpent n'a pas d'appétit, il est pingre. Son mode est l'éclipse, la défection : d'abord il ne se présente pas (au fait, qui est-il ? Au nom de qui s'exprime-t-il ?), et puis il parle de Dieu comme d'un absent – ce Dieu pourtant présent, qui fera bientôt sa promenade journalière dans le parc (Genèse 3, 8). La femme se laisse prendre à ses arguties et l'homme se tait : il mange du fruit sans dire une parole. La friande plénitude laisse place à une pénurie de mots et de mets. Avec le serpent, tout va vite : pas de propos échangés entre les convives, pas d'invitation de celui dont on parle.



« Tout arbre » que l'on pouvait manger, qui est un monde en soi aux saveurs longues en bouche, laisse place à un plateau-repas portant un fruit qui passe pour la solution désirable à tous les problèmes. Navrant.

Connaître et vivre

Le jardin n'est pas fait pour les pingres qui ne dégustent pas la réalité richement donnée ni pour les boudeurs qui remâchent leur problème sans en parler à quiconque. Aussi Dieu décide-t-il d'envoyer l'homme et la femme voir ailleurs s'il y est. (La bonne nouvelle est qu'il y sera effectivement.) En tout cas, son jardin offert, opulent, manifeste quel régime de vie il promouvait et promet encore. Je viens de mentionner la vie ; il est vrai que dans le paradis, il existe un autre arbre vedette à côté de l'arbre de la connaissance : l'arbre de la vie. On s'est souvent demandé s'il y avait deux arbres au cœur du jardin ou un seul. On commence par nous dire qu'il y a « l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Genèse 2, 9). Puis, il n'est plus question que de ce dernier sur lequel il ne faut pas porter la main (Genèse 2, 17). C'est à nouveau l'arbre de la connaissance qui est nommé, et lui seul, « au milieu du jardin », quand le serpent intervient (Genèse 3, 3). On retrouve finalement l'arbre de vie que Dieu décide, après que les humains ont mangé le fruit de la connaissance, de faire garder par des chérubins (Genèse 3, 24). Un seul, deux ? Et pourquoi au centre ? Et pourquoi soumis à un interdit ?

De toutes ces questions sur lesquelles nos textes et leur suite donnent ample matière à réflexion, je ne retiendrai qu'une vérité de fond. La connaissance et la vie ne sont pas séparées. On ne peut vraiment connaître qu'en parlant, en se rencontrant, en ayant expérimenté le réel – autrement dit en vivant. La connaissance ne constitue pas une sorte de domaine à part à partir duquel il faudrait parfois établir quelques passerelles avec la réalité à vivre. C'est du « vivre » que procède le « connaître ». Il n'y a de connaissance que de la vie et des vivants.

Plat de « résistance »

Le serpent a injecté ses conceptions malignes et malingres dans le monde. Mais heureusement tous n'y croient pas tout à fait. Dans la suite de la Genèse, et dans bien d'autres livres bibliques, les récits manifestent comment certains personnages demeurent au parfum du paradis. Dans des situations où la stérilité, la famine, la dureté des rapports humains semblent l'emporter, ils conservent un goût de plénitude, un instinct des saveurs riches. C'est en vertu de cette science, parfois bien enfouie, qu'ils refusent les logiques de disette comme si elles devaient s'imposer comme le régime normal de la réalité. Non qu'ils soient épargnés par les carences



alimentaires ou affectives ; mais ils ont la connaissance – venue d'où ? – qu'on ne remédie pas au manque en s'y conformant de manière définitive. Dans le monde imbuvable, ils pressentent qu'une source délectable jaillit quelque part. En cela, ce sont des résistants.

Joseph, l'intendant des nourritures

Pour rester dans la Genèse, on trouverait bien des exemples d'hommes et de femmes qui ne réagissent pas comme accapareurs des biens, des aliments ou des personnes. Ils manifestent qu'il n'y a pas une fatalité désormais inéluctable dans le genre humain. Certains savent vivre !

Regardons par exemple Joseph dont l'histoire remplit le dernier quart de la Genèse (Genèse 37 et 39-50). Sa fratrie est fournie : il a onze frères et une sœur, nés du même père et de quatre mères différentes. Joseph vit apparemment une vie intense : il raconte ses rêves grandioses en famille, ce qui accroît l'inimitié que ses frères lui vouent (Genèse 37, 5-11). On connaît la suite : envoyé par son père, le vieux Jacob, pour rejoindre ses frères qui gardent les troupeaux, Joseph est menacé de mort par ce groupe d'hommes violents⁹, il est finalement vendu par eux comme esclave et aboutira en Égypte. Les frères font passer Joseph pour mort auprès de leur père. Joseph, lui, poursuit un chemin improbable. Devenu esclave d'un dignitaire égyptien, il est vite promu chef du personnel. Calomnié par la femme de son patron qui l'accuse d'avoir voulu la violer, il est jeté en prison (Genèse 39). Il y rencontre deux compagnons d'infortune, des ministres disgraciés dont il interprète les songes (Genèse 40). Amené enfin devant Pharaon qui a lui-même été visité par des rêves indéchiffrables, Joseph au nom de Dieu les lui explique et il est propulsé vizir du royaume (Genèse 41). Or, Joseph n'a pas seulement fait l'exégèse correcte des songes de Pharaon, il a indiqué la marche à suivre pour la survie de l'Égypte et des contrées alentours dans les années à venir. Il y aura en effet sept années d'abondantes moissons, suivies de sept années de vaches maigres ; il conviendra donc de faire des réserves en temps d'abondance pour avoir de quoi subvenir aux besoins pendant la période de famine.

Joseph est un nourricier. L'abondance des céréales qu'il fait récolter, accumuler, puis répartir est comme sa marque de fabrique. « Joseph plaça les vivres dans les villes, à l'intérieur de chaque ville les vivres de la campagne environnante. Il amassa du blé comme le sable de la mer ; la quantité en était si considérable qu'on cessa de compter, parce que c'était impossible. » (Genèse 41, 48-49) C'est d'ailleurs dans cette ambiance de profusion qu'il engendre deux fils avec son épouse égyptienne : Manassé et Éphraïm, le nom de ce second enfant vient d'une racine qui signifie le fait de « fructifier, d'être fécond ».



Joseph, l'homme qui a goûté à l'arbre de la connaissance et de la vie

Lors de la famine qui s'abat sur le monde, les frères de Joseph partent en Égypte pour s'approvisionner¹⁰. C'est là qu'ils retrouvent leur frère, après maintes péripéties. Joseph se donne à reconnaître à eux après quelque temps. Il leur fait alors part de sa « lecture » de leur histoire, en mentionnant trois fois d'affilée son interprétation pour en souligner l'importance (Genèse 45, 5-8) : « Dieu m'a envoyé en avant de vous pour vous assurer un reste dans le pays et pour vous permettre de rester en vie, par une grande délivrance. » (Genèse 45, 7) En fait, les frères, dans leur projet violent de vendre Joseph, n'ont fait que travailler à l'œuvre de Dieu qui est le don de la profusion. De même, quand Jacob envoyait son fils Joseph auprès de ses frères (le verbe « envoyer » est deux fois mentionné en Genèse 37, 13-14), c'était Dieu qui l'envoyait (ce verbe est repris trois fois par Joseph pour évoquer l'itinéraire frayé pour lui par Dieu : Genèse 45, 5.7-8).

Le fils envoyé par un père – ou par Dieu révélé en situation de Père –, le fils qu'on a dit mort et qui n'est pas mort, ouvre désormais à tous, à ses frères meurtriers aussi, la source intarissable de sa subsistance. Comme le dira encore Joseph à ses frères à la fin de sa vie – et du livre de la Genèse : « Vous aviez médité le mal contre moi, Dieu a médité d'en faire du bien, afin de réaliser ce qui arrive en ce jour : faire vivre un peuple nombreux. » (Genèse 50, 20) Cette parole essentielle marque donc que l'abondance créée par Dieu au commencement est toujours à l'ordre du jour. Ce qui devait être manqué (le meurtre projeté, l'esclavage infligé, la famine mondiale) se retourne en foisonnement et en libéralité.

Joseph, à la fin de la Genèse, est un fils d'Adam qui, selon ses propres paroles, a suivi le chemin de Dieu tout au long d'une vie pleine d'aléas. Il a acquis la connaissance du bien et du mal : il a collaboré à ce travail incessant de Dieu qui subvertit l'exclusion et le rationnement en prodigalité répandue. Tel est le bien qui est œuvre de vie : « Faire vivre un peuple nombreux¹¹. »

Métaphores ?

Tous les exemples que l'on vient d'effleurer pourraient amener à penser que le sens ultime de ces aliments, de l'acte même de manger et de boire, est allégorique. Qu'en est-il ?

Il me semble que, dès la Genèse, les auteurs bibliques manifestent leur « parti pris des choses ». Ils ne nous emmènent pas dans des arrière-mondes fabuleux pour évoquer la relation du Créateur et de ses créatures, mais plutôt en un monde courant, notre monde, parsemé d'expériences quotidiennes. La « scène primitive » de ce livre premier présente un homme qui attend une femme dans un jardin pour un premier rendez-vous, ce qui est plutôt fréquent. De même, le fameux interdit divin porte



sur un arbre, dans un contexte horticole où l'on comprend que les arbres, comme tout être, doivent être respectés, entretenus, observés, avant d'en user ; cela place davantage le propos dans le registre de l'agir concret, prudent et bienveillant, que dans celui d'on ne sait quelle instance arbitraire et atrabilaire. Or, c'est cet ordre du concret qui est révélateur. Quand un élément du réel résiste ou échappe, qui tentera de l'acquiescer, de le faire plier à sa volonté, quoi qu'il arrive ? Et qui au contraire, se conformera à la réalité telle qu'elle se présente, acceptant d'attendre, d'en parler, de trouver d'autres voies d'accès sans avoir recours à l'accaparement et à la démarche autarcique ?

Les relations des humains avec Dieu sont régulièrement évoquées en termes de nourriture, de boisson. C'est qu'elles ont effectivement des impacts physiques. La chair est concernée. Quand l'Esprit saint descend avec force sur les apôtres et sur Pierre au jour de la Pentecôte, celui-ci doit s'expliquer devant la foule étonnée ; certains les accusent d'avoir bu et Pierre de préciser dans l'exorde de sa prise de parole : « Ces gens ne sont pas ivres comme vous le supposez, car ce n'est que la troisième heure du jour. » (Actes 2, 15)¹²

D'autre part, une des manifestations de la présence de Dieu reçue comme une nourriture roborative et délicieuse est la propension à nourrir et à régaler les autres. Jésus en témoigne lui-même dans la grande mise en scène dite du jugement dernier. Le Fils de l'homme dira aux humains de toutes nations réunis à sa droite : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. » (Matthieu 25, 35) Devant leur étonnement, il s'expliquera alors : « Chaque fois que vous l'avez fait à un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Matthieu 25, 40) Un acte du royaume, même s'il s'ignore comme tel, est donc de procurer nourriture et boisson à celui qui en a besoin : métaphore ? Réalité plutôt de la vie incarnée au service de laquelle certains se mettent, tandis que d'autres prétendent lui échapper.

Notes

1. Parmi quelques scènes célèbres de la marche au désert, guidée par Moïse, on pourra relire celles du don de la manne et des caillies (Exode 16 ; Nombres 11) et celle de l'eau jaillie du rocher (Exode 17). David, quant à lui, passe la première partie de sa vie publique à fuir le roi Saül qui le jalouse ; il est accompagné d'un groupe d'hommes pour qui il doit constamment trouver à manger (voir 1 Samuel 21 ; 25...). Quand il arrive enfin au pouvoir et s'installe à Jérusalem, il organise une distribution de vivres pour chaque membre présent de son peuple (2 Samuel 6, 17-19).
2. Élie et Élisée sont par exemple de vrais prophètes nourriciers : leurs enseignements ne tiennent pas seulement en paroles mais aussi en miracles alimentaires (cf. 1 Rois 17 ; 2 Rois 2-4).



3. Voir les scènes de multiplication de pains (et éventuellement de poissons) en Matthieu 14, 13-21 ; 15, 32-38 et dans les passages parallèles des autres évangiles.
4. En Genèse 2-3, on parle en hébreu de « jardin » (*gan*). Trois siècles avant notre ère, les lettrés juifs qui traduisirent le Pentateuque de l'hébreu en grec (les fameux Septante) rendirent ce terme par *paradeisos*, un mot adapté ensuite en latin et passé dans nos langues modernes. Le vocable *paradeisos* est un emprunt du grec aux langues de la Perse : il y désigne un vaste domaine, à la fois verger et parc animalier. L'hébreu a fini par emprunter aussi ce mot persan et l'a adapté en *pardès*, un terme que l'on ne trouve que trois fois dans l'Ancien Testament hébraïque (Néhémie 2, 8 ; Cantique 4, 13 ; Qohélet 2, 5).
5. Voir aussi la belle scène où Dieu déclenche un jour pour David, comme coup d'envoi d'un combat décisif, « un bruit de pas dans la cime des mûriers » (2 S 5, 24).
6. De même, avant que sa femme soit conduite vers lui, l'homme n'est pas seul. Disons qu'il est seul, mais avec Dieu – ce qui n'est pas être tout à fait seul ! Pour rencontrer cette femme qui vient, il a déjà l'habitude de la rencontre avec le Seigneur, son créateur et son mentor.
7. David bénit ainsi Abigaïl – qui apporte à manger à sa troupe – pour son discernement, son bon goût (*ta'am*), qui a empêché qu'un massacre soit perpétré. Elle a pris les bonnes décisions au bon moment (1 Samuel 25, 33 ; l'ensemble de ce chapitre enthousiasmant mérite d'être lu !).
8. Le serpent fait passer de « tous les arbres » à un fruit : il abstrait d'une réalité ample un objet minime. Le serpent, maître ès abstractions !
9. Les frères prennent leur repas autour de la fosse dans laquelle ils ont jeté Joseph. C'est là en fait un antirepas où la convivialité est trouée par cette citerne où Joseph a été précipité.
10. C'est Jacob leur père qui les pousse à se rendre en ce pays de cocagne : « Pourquoi restez-vous là à vous regarder les uns les autres ? [...] Descendez en Égypte... » (Genèse 42, 1). L'expression vigoureuse (« se regarder entre soi ») est significative du monde autarcique où vivent les frères.
11. Il n'y a donc pas dans la Genèse d'interdiction pour les humains de connaître le bien et le mal : Joseph nous offre la preuve du contraire. Seulement, cette connaissance ne s'acquiert pas à la dérobee, comme une matière secrète dont il faudrait pirater les enregistrements. Elle suppose au contraire une vie au long cours, où l'on prend des risques, où l'on reste en relation avec Dieu et avec les humains.
12. Sur la confusion entre l'inspiration de Dieu et les effets du vin, on peut se reporter à 1 Samuel 1, 12-15 : Le prêtre Éli qui voit Anne parler au Seigneur s' imagine qu'elle est saoule. Voir encore Lévitique 10, 8-11 : les prêtres doivent s'abstenir de vin et de toute boisson alcoolisée quand ils s'apprentent à officier au sanctuaire et à enseigner le peuple.